

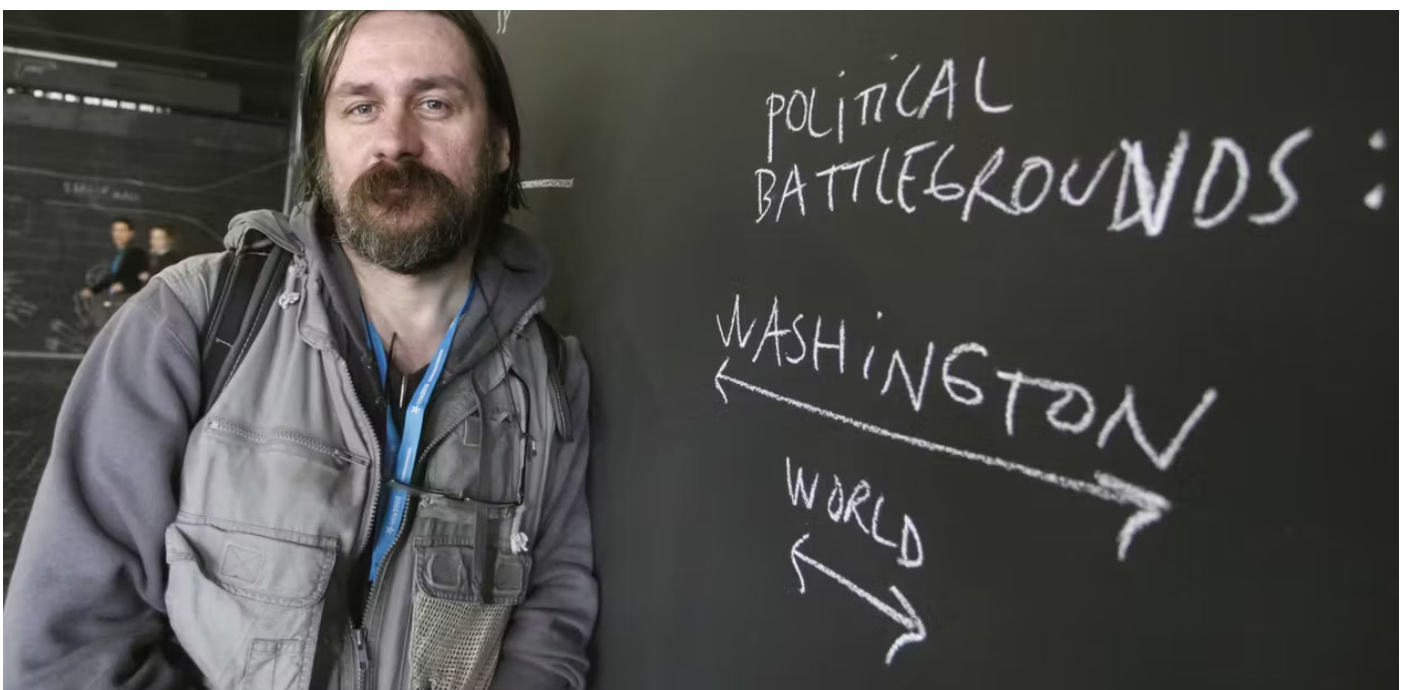
Bucarest, bouillon de culture du post communisme

À Bucarest, écrivains, danseurs, musiciens et plasticiens transforment les vestiges de l'ancien dictateur Ceaucescu en espaces de création. Rencontre avec ces ambassadeurs culturels présents à Paris du 18 novembre au 1^{er} décembre pour la 9^e édition du festival culturel « Un week-end à l'Est », consacrée à la capitale roumaine.

Dan Perjovschi : dessiner pour ne pas oublier

Le même mouvement de réappropriation est à l'œuvre en plein centre de Bucarest, dans la maison où la « Revue 22 », meilleur hebdomadaire roumain de culture politique, s'est installée au lendemain de la révolution du 22 décembre 1989. La bâtisse, autrefois offerte à l'un des fils Ceaușescu pour ses orgies, abrite désormais cette publication fondée par les anciens dissidents et intellectuels libéraux du Groupe pour le Dialogue social créé en 1986. Les plafonds moulurés et un peu défraîchis, abritent les archives d'une transition démocratique compliquée.

Le dessinateur Dan Perjovschi se souvient avec nostalgie en nous montrant les piles de journaux et les affiches aux murs : « On tenait trente-deux pages par semaine. Aujourd'hui c'est seulement seize. Le numérique est un trou noir : il faut y être, mais on y perd de l'argent. Le papier, lui, garde un capital de confiance. » Il nous fait visiter la maison : jadis lieu des fêtes privées du rejeton du clan, aujourd'hui refuge d'une revue critique – un renversement typiquement roumain, bricolé, fragile.



L'artiste Roumain Dan Perjovschi, en 2009. BAZIZ CHIBANE/SIPA

L'artiste a découvert une forme de liberté à la Biennale de Venise, en 1999, lorsqu'il a choisi de dessiner directement sur les murs faute de moyens. Depuis, il intervient dans les musées du monde entier – Centre Pompidou, MoMA, Tate – avec un feutre et sans croquis. Ses dessins sont effacés à la fin des expositions. « Je n'ai pas besoin d'un mur pour être libre », glisse-t-il. Son trait sec, ses slogans lapidaires, refusent d'être une décoration : « Le street art est devenu de la déco d'entreprise. Moi, je ne décoore pas, j'interviens. »

Dans le centre de Bucarest, il a décoré la boutique de la Croix-Rouge, transformée en espace vivant où ses dessins dialoguent avec des projets solidaires. « Je voulais que l'art rende quelque chose à la société. » Originaire de Timișoara, première ville du pays à s'être révoltée contre le régime communiste, il y soutient les écoles d'art. Sur son petit carnet noir, on peut lire : « Freedom = Work in Progress ». La formule pourrait servir de slogan à une ville tout entière.